

## **POUTINE CHEZ LE DIABLE**

*M. Divanach - Contes du Vieux Meunier Breton*

*republié dans Contes de Bretagne - Royer contothèque - p 176*

Il y avait une fois un homme du nom de Poutine. Il avait toujours le mot «diabol» à la bouche. Faisait-il beau ? Le Diable en était cause.

Faisait-il mauvais ? Qu'a-t-il donc, le Diable, pour nous donner ce temps-là ? disait-il.

-Attention! lui avait-on répété plusieurs fois, le Diable t'entendra quelque jour et viendra te chercher.

- Oh! Qu'importe! répondit-il. Je ne le crains pas; s'il vient m'enlever, je trouverai bien le moyen de m'entendre avec lui.

Il faut vous dire que Poutine était domestique de ferme aux environs de Pont-l'Abbé.

Dans ce pays :

« Pa deu gouet santez Katel

Ez ar mestr da vevel ». <sup>1</sup>

1 Quand vient la fête de Sainte-Catherine, le maître devient domestique.

Les serviteurs prennent huit jours de congé avant de se gager de nouveau. Les fermes manquent de domestiques pendant cette huitaine. Le maîtres doivent donc les remplacer jusqu'à la nouvelle louée.

Poutine se rendait seul à la foire aux gages, quand il rencontra un personnage de grande taille.

- Inutile d'aller plus loin, Poutine, dit l'inconnu. J'ai besoin d'un domestique. Tu feras mon affaire.

Ma fois, Monsieur, n'importe où il faut travailler. Je veux bien entrer à votre service, mais à quelles conditions.

- Cent écus par an, deux chemises de chanvre, une paire de sabots neufs et un chapeau de velours, d'accord?

- Très bien. J'accepte. J'irai chez vous. Sachez-le bien, vous ou un autre, cela m'est bien égal.

- Tant mieux ! Demain matin, tu viendras me trouver dans la clairière des Korrigans, nous ferons route ensemble.

Le lendemain Poutine arriva de bonne heure au rendez-vous. Son maître l'attendait.

- Dépêchons-nous, dit-il, nous avons un long chemin à parcourir.

Ils marchèrent tout le jour vers le couchant.

A l'approche de la nuit, ils s'arrêtèrent à un manoir.

La porte s'ouvrit et Poutine vit flamboyer les fenêtres comme s'il y avait eu un incendie.

- Maintenant te voilà au manoir du Diable, lui annonça le Maître. Tu m'as souvent mis en cause. J'ai fini par t'entendre. Je serai un bon maître si tu te conduis en bon valet.

Tiens! voilà l'écurie et ses vingt chevaux. Tu n'auras rien d'autre à faire qu'à les nourrir et à les panser. Tu m'appartiens pendant un an. N'essaye pas de t'échapper. D'ailleurs les portes seront verrouillées.

Une année sans voir personne! C'est interminable!

Poutine s'ennuya bien vite. Six mois n'étaient pas écoulés qu'il aurait tout donné pour rejoindre ses camarades. Heureusement pour lui, il avait bon cœur et un jour qu'il priait dans l'écurie, il entendit une voix lui dire : « Ne reste pas ici, Poutine. Fuis. On n'est pas obligé de tenir ses promesses envers le Diable. Frotte ton chapelet contre la serrure et le portail s'ouvrira.

Quand le Diable rentra ce soir-là, il vit Poutine en promenade dans le jardin.

- Tiens! Tiens! lui dit-il, tout surpris; toi ici. Par où es-tu sorti?
- Par la porte, mon maître !
- Par la porte !

Le Diable parut très gêné. Il ajouta pourtant :

-Tu pourras, après ton travail, te promener dans la propriété, mais ne descends pas à la porte de la tourelle. Si tu désobéis malheur à toi. Je serai sans pitié.

Poutine fit les plus belles promesses.

Seulement le lendemain, le Diable étant parti recruter des clients, Poutine descendit à la porte interdite. Il entendit des pleurs et des gémissements.

-Tant pis, se dit-il, tant pis pour moi, il faut que je voie de l'autre côté.

Il sortit son chapelet et le frotta contre la serrure. La porte s'ouvrit aussitôt.

Poutine faillit s'évanouir devant l'horrible spectacle qui s'offrait à ses yeux stupéfaits. Les flammes léchaient son visage ; une puanteur de chair roussie le

suffoquait. Il aperçut au milieu du brasier des gens qui se tordaient de douleur en hurlant. Près de la porte il reconnut son voisin, le meunier ; il tenait à la main un crible qui lui servait sans doute de son vivant à dérober la farine de ses clients. Plus loin gémissaient, Chann,<sup>1</sup> panier percé, Marie Bordée qui ne s'enivrait qu'une fois l'an, ne dessoullant jamais et quantité d'autres. Certains lui étaient connus, eux aussi le reconnaissaient. Au milieu de leurs plaintes, il lui criaient :

- Poutine, es-tu fou ? Va-t'en vite ! Ferme la porte. Si tu es surpris ici, tu seras damné. Fuis ce manoir maudit.
- Bien ! Mais comment faire ? Je me suis engagé pour un an et n'ai encore servi que pendant six mois.
- Six mois ! c'est assez pour le Diable. Dis-lui : six mois de jours et six mois de nuits, cela fait un an fini. Réclame tes gages, mais n'accepte pas d'argent. Arc'hant an diaoul a ia atao da vrenn.<sup>2</sup>
- Que lui demanderais-je donc ?
- Demande le pantalon suspendu à la porte de sa chambre.

Poutine venait de rejoindre son poste quand le Diable fit sa ronde.

- Mes gages, Maître, lui réclama Poutine.
- Tes gages ! riposta le Vilain en éclatant d'un rire strident. Mais tu n'as passé ici que six mois encore et tu me dois un an.

1 Chann : Jeanne.

2 L'argent du Diable devient toujours du son.

- Ah ! oui, Maître. Mais six mois de jours et six mois de nuits cela fait un an fini.

Le Diable interloqué pensa : « Bien malin ce valet Bigouden ; il est préférable de le laisser prendre le large».

- D'accord, fit-il, Tu auras tes gages. Je t'avais promis cent écus et ...

- Oh ! non, maître. Je ne veux pas d'argent.

- Que veux-tu donc, alors ?

- Presque rien. Mon pantalon est en piteux état.

Donnez-moi celui qui est suspendu à la porte de votre chambre.

Le Diable fit la grimace et pensa : « Il est bien renseigné, mon valet. Mieux vaut le renvoyer avant qu'il ne soit trop tard».

Le pantalon fabriqué avec du cuir de bouc était laid.

Il sentait mauvais à trois mille pas. De puis, qui l'enfilait devenait à l'instant noir comme un nègre.

Mais il valait une fortune. Il suffisant de mettre les mains dans ses poches pour retirer chaque fois trois mille livres.

Poutine, ainsi vêtu, revint chez lui, chevauchant un superbe cheval offert par le Diable comme récompense.

Il faisait presque nuit quand il arriva devant un très vieux manoir, aux murs tapissés de lierre, au toit branlant qui menaçait ruine. Malgré les tristes apparences, il était habité, car une fenêtre était éclairée.

Poutine entra et vit le maître assis au haut de la table et trois demoiselles filant leur quenouille autour du feu.

Poutine ôta son chapeau et salua courtoisement.

- Auriez-vous l'obligeance, Monsieur, dit-il, de ma loger cette nuit. Je suis très fatigué et ne puis continuer mon chemin.

- C'est de bon cœur, qu'on vous hébergera jeune homme ; pourtant vous auriez trouvé facilement meilleur gîte.

Poutine dormit profondément et se trouva si heureux le lendemain matin qu'il offrit à son hôte de lui réparer son manoir.

Des ouvriers furent appelés. Bien payés ils travaillèrent vite. Au bout d'un mois le manoir restauré semblait tout neuf.

- Comment vous dédommager de ce grand service ? demanda le maître du manoir, ravi. Je ne possède rien, hélas ! Soyez sûr toutefois que je vous garderai toujours dans mon cœur reconnaissance et affection.

- Voilà qui me comble de joie. Monsieur. Je crois pourtant que vous pourriez m'accorder une faveur précieuse qui me payerai au centuple.

- Laquelle, s'il vous plaît?

- Vous avez trois charmantes jeunes filles. Si seulement, avec votre permission, l'une daignait devenir mon épouse?

- Bien volontiers, jeune homme.

Les trois demoiselles avaient tout entendu. Les deux aînées firent la moue et tournèrent le dos en disant :

- Pouah ! Devenir la femme de ce vilain nègre qui sent le bouc à dix pas ? Jamais de la vie.

La plus jeune ne souffla mot. Mais elle opina de la tête en fermant les yeux. Elle trouvait l'homme bien laid mais son cœur était reconnaissant des services rendus à son père.

- Vous acceptez ma proposition ? lui demanda enfin Poutine.

- Oh ! Moi, je serai votre épouse si tel est votre désir.

Le mariage fut célébré peu après. Les binous précédaient le cortège. En revenant de l'église les nouveaux mariés virent arriver un cavalier fier et hardi sur son alezan fougueux.

Poutine reconnut le Diable.

- Bonjour, Maître, lui dit-il.

- C'est bien, Poutine. Vous n'avez pas honte de me saluer devant tout le monde le jour de vos noces. Aussi je vais vous faire un don qui plaira à votre femme.

Il lui donna un baiser, à Poutine bien entendu. Aussitôt la mauvaise odeur disparut et son visage retrouva un joli teint agréable.

Son épouse ne cessait de l'admirer. Les deux sœurs aînées ne pouvaient cacher leur dépit et s'accusaient mutuellement de leur infortune. Elles se battirent un soir derrière le manoir et tombèrent toutes les deux dans la mare.

L'année suivante, Poutine rencontra encore le Diable qui lui demanda :

- Eh bien ! es-tu heureux à présent dans ton manoir neuf?

- Oh ! oui, tout à fait Maître. Mais il n'y a plus que mon beau-père, ma femme et moi. Mes deux belles sœurs ...

- Oui, oui, je sais ... Elles sont chez moi, depuis un an, près de Chaon, panier percé, et de Marie Bordée.